

**« Nietzsche est un penseur nationaliste
et pangermaniste. »**

*J'ai même, entre autres ambitions, celle de passer
pour le contempteur des Allemands par excellence*.
Dès l'âge de vingt-six ans, j'ai exprimé ma méfiance
à l'égard du caractère allemand [...], les Allemands,
pour moi, sont tout simplement « impossibles ».
Quand j' imagine un type humain qui va à l'encontre
de tous mes instincts, cela donne toujours un Allemand.
Ecce Homo, « Pourquoi j'écris de si bons livres »,
« Le cas Wagner », § 4*

De toute la riche série des déformations auxquelles les textes de Nietzsche ont donné lieu, ce préjugé est sans doute le plus stupéfiant tant il est vrai que le philosophe n'a eu de cesse de combattre le nationalisme et de tourner ses compatriotes en dérision, souvent avec une cruauté extrême.

Si les raisons qu'invoque Nietzsche pour expliquer la sévérité avec laquelle il critique les Allemands sont de nature diverse (idéalisme, conformisme moralisant, manque de probité intellectuelle...), il est certain que les défauts qu'il leur impute lui semblent exacerbés par les circonstances historiques. L'époque à laquelle Nietzsche entre dans la carrière philosophique coïncide en effet avec un tournant capital, celui de l'accession confirmée de l'Allemagne à la puissance politique à la suite de la victoire prussienne sur la France lors de la guerre de 1870-1871, de l'unification, et de la fondation de l'Empire.

Si le premier devoir du philosophe est selon Nietzsche l'inactualité, si sa première ambition doit

être de lutter contre son temps, on ne peut que reconnaître qu'il aura à cet égard mis son point d'honneur à conformer ses actes à son idéal. Voix discordante et solitaire dans le concert d'autocélébration nationale du temps, Nietzsche aura fait tout ce qui était en son pouvoir pour déprimer l'euphorie régnante. Dès les lignes initiales de la première de ses *Considérations inactuelles*, il s'applique à saper l'enthousiasme : « Une grande victoire est un grand danger » (§ 1). La première chose que stigmatise le philosophe tient à une lecture des événements eux-mêmes qu'il dénonce comme mensongère et auto-satisfaite : une victoire militaire tend à être interprétée comme un signe manifeste de supériorité culturelle en général, d'où la condamnation des « écrivains qui, ne connaissant pas d'opinion plus importante que celle du public, célèbrent à qui mieux mieux cette guerre et analysent avec jubilation ses puissantes répercussions sur la moralité, la culture et l'art » (*ibid.*). Plus importante que l'opinion elle-même est la signification de la tendance qui commence ainsi à se faire jour et dont Nietzsche décrit les suites désastreuses qu'il juge aisément prévisibles : « illusion [...] extrêmement nuisible [...] parce qu'elle est susceptible de transformer notre victoire en une totale défaite : la défaite, voire l'extirpation de l'esprit allemand au profit de l'« Empire allemand » » (*ibid.*). Et de fait, telle sera bien la spirale effrayante dont Nietzsche ne cessera, jusqu'au terme de son activité, de diagnostiquer les symptômes dans tous les champs de la vie intellectuelle et sociale de l'Allemagne. Le prix à payer pour la fascination à l'égard de l'accroissement de la puissance politique ne sera rien de moins que l'atrophie accélérée de l'esprit, et en particulier la dévalorisation de la réflexion, qu'accompagnera la perte d'influence culturelle et artistique.

En 1888, le verdict est sans appel : « Les Allemands – il fut un temps où on les qualifiait de peuple des penseurs : pensent-ils encore aujourd'hui ? Aujourd'hui, l'esprit ennuie les Allemands, aujourd'hui les Allemands se méfient de l'esprit, la politique englutit tout le sérieux dévolu aux véritables choses de l'esprit. » (*Crépuscule des idoles*, « Ce qui abandonne les Allemands », § 1.)

Le philosophe véritable, dont la vertu cardinale est l'indépendance, ne saurait être qu'un « sans-patrie », ou comme le dit encore Nietzsche, un « bon Européen » (*Le Gai Savoir*, § 377), détaché de toute prévention, favorable ou hostile, à l'égard des peuples et des nations. La question capitale n'est pas celle de la politique mais bien celle de la culture, c'est-à-dire des valeurs et des possibilités d'épanouissement de la vie qu'elles commandent. C'est la responsabilité propre du philosophe que de légiférer en la matière afin de servir l'humanité en médecin – et en particulier de « re-lie les peuples » (*Ecce Homo*, « Pourquoi j'écris de si bons livres », « Le cas Wagner », § 2) au lieu de les opposer. Abdiquant toute exigence en matière intellectuelle et tout sens des responsabilités, les compatriotes de Nietzsche sont accusés de ne plus rien juger qu'en fonction du principe national le plus aveugle : « "L'Allemagne, l'Allemagne par-dessus tout", cela, je le crains, a sonné le glas de la philosophie allemande... » (*Crépuscule des idoles*, « Ce qui abandonne les Allemands », § 1.) De manière plus large du reste, Nietzsche dénonce avec la plus grande virulence les ravages du nationalisme : « la maladie et la déraison la plus destructrice de culture qui soit, le nationalisme, cette *névrose nationale**, dont l'Europe est malade, perpétuant la division de l'Europe en petits États, la *petite* politique de clocher » (*Ecce Homo*, « Pourquoi j'écris de si bons livres », « Le cas Wagner », § 2).

On comprend donc que Nietzsche, impitoyable dans sa dénonciation de l'autosatisfaction, du pharisaïsme et du chauvinisme, s'acharne particulièrement sur l'Empire allemand, parfaite antithèse à ses yeux de ce qui possède véritablement une haute valeur, et complet reniement des plus grandes réussites dont l'Allemagne pouvait justement s'enorgueillir naguère: « “Un Reich allemand”, combien de “Reichs allemands” ne donnerait-on pas pour un seul Goethe! » (*FP XIV*, 19 [11].) Car c'est un fait pour Nietzsche que la puissance abêtit, et que « toutes les grandes époques de la culture ont été, politiquement, des époques pauvres » (*ibid.*). Et cette situation politique récente n'est pas même porteuse d'un sens réel sur le strict plan politique: « Dominer, et conduire à la victoire la plus haute pensée – la seule chose qui pourrait m'intéresser à l'Allemagne. Qu'est-ce que ça me fait que des Hohenzollern soient là ou non? » (*FP X*, 26 [335].) Le Reich bismarckien est sur le fond sans importance, n'apportant nulle pensée nouvelle: « À quoi bon un nouvel empire dans le monde, s'il ne repose pas sur une nouvelle pensée quand ce n'est pas à tout le moins sur une nouvelle idiotie? » (*FP XI*, 43 [3].) « Peut-on s'intéresser à ce Reich allemand? Où est l'idée nouvelle? Est-ce simplement une nouvelle combinaison de puissance? Et c'est encore pis s'il ne sait pas ce qu'il veut. » (*FP X*, 26 [335].) S'élevant à des sommets d'hypocrisie, il n'est qu'un moyen au service d'une politique personnelle: « Le Reich même est un mensonge: ni un Hohenzollern, ni un Bismarck n'a jamais pensé à l'Allemagne... » (*FP XIV*, 25 [18].) Dans la prétendue « grande politique » bismarckienne et dans le règne des Hohenzollern, Nietzsche ne se contente pas de critiquer l'absence de pensée; il met en garde également, souvent en termes virulents, contre les

dangers que cette volonté hégémonique fait peser sur l'Europe: « Je ne connais rien qui s'op<pose> plus profondément au sens sublime de mon devoir <que> cette abominable exaspération de l'égoïsme maladif des peuples et des races, qui prétend de nos jours au <nom> de “grande politique”; je ne trouve pas de mots pour exprimer le mépris que m'inspire le niveau <intellectuel> qui, maintenant, sous la forme du chancelier du Reich allemand et avec les attitudes d'officiers prussiens de la maison des Hohenzollern, se croit app<elé> à gouverner l'Histoire de l'Humanité, cette espèce la plus vile d'hommes qui n'a même pas appris à questionner <là où> il me faut pour réponses des éclairs dévastateurs, et qui a rendu vain tout l'effort de probité intellectuelle de plusieurs millénaires » (*FP XIV*, 25 [6]; voir également 25 [13]). Il n'est pas indifférent que dans les dernières semaines de sa vie consciente, ce penseur chez qui l'idée même d'une participation à la vie politique a toujours éveillé de la répugnance, ait éprouvé le besoin de travailler à rédiger, sous le titre de *Pomemoria*, un projet de ligue anti-allemande.